



L'Afrique au fond du trou?

14 mai 2016 00:00

Bernard Roisin

Auteurs d'un livre et d'une exposition conjointe au Wiels (cf. "L'Écho" du 7/5), le photographe Sammy Baloji et l'anthropologue Filip De Boeck livrent, à travers l'exemple du Congo, leur regard sur les villes d'Afrique. Entre passé colonial et avenir néolibéral, dans un présent, voire un avenir, qui n'apparaissent pas forcément radieux.

Par Bernard Roisin

La cité du fleuve, sorte d'utopie de ville idéale en construction sur deux sites artificiels au large du fleuve Congo, est le théâtre d'une réflexion menée par Sammy Baloji, photographe, et Filip De Boeck, anthropologue. Ce dernier est familier de ce type de collaboration. Kinshasa est, pour lui, un sujet de prédilection, qu'il a déjà abordé avec la photographe Marie-France Plissart, en 2004, dans un livre intitulé "Tales of the invisible city". Aujourd'hui, c'est l'énorme chantier de la Cité du fleuve qui l'intéresse. Un "concept immobilier urbain moderne" en République démocratique du Congo, incluant du résidentiel, commercial, social, public et touristique, selon ses promoteurs. Et c'est le photographe Sammy Baloji qui documente le propos de l'anthropologue. La Cité du fleuve met brutalement en évidence une autre réalité, souvent cruelle, un côté organique de Kinshasa, dont le tissu urbain est bien vivant, mais définitivement blessé... En vue de prendre le pouls de la capitale de RDC, nous avons relancé les deux hommes sur leur terrain d'exploration.

Sammy Baloji Plusieurs strates définissent le travail de Filip autant que le mien: d'abord montrer le côté organique, bien sûr, de la ville d'aujourd'hui, mais aussi dégager son lien avec la planification telle qu'elle était prévue au temps colonial. Voir comment cette ville s'épanouit, comment elle s'étend aujourd'hui et quels sont les mécanismes, l'influence ou l'imbrication de tous ces éléments, qu'ils soient historiques ou issus du présent.

Ensuite il y a la part de projection que représente finalement la Cité du fleuve. D'autres projets immobiliers, de "gated communities" et notamment un projet similaire, à Lubumbashi d'où je viens, ont vu le jour. À Kiswishi, dans la banlieue de la capitale du Katanga, existe un projet de ville afin d'accueillir la classe moyenne qui est pourtant quasi inexistante...

Filip De Boeck Notre projet était, au départ, de suivre une entreprise de construction russe, qui s'appelait Renaissance et construisait des villes semblables un peu partout en Afrique, à Lubumbashi notamment, mais aussi à Nairobi ou à Accra... Étudiant sur place ces initiatives, nous avons dû constater très souvent que rien de concret n'avait été réalisé: il y avait juste une affiche, une photo voire un espace vide, là où la ville était censée naître. Mais la seule vue de cette affiche attirait déjà du monde. Des personnes qui accourent à la promesse d'une ville, source d'opportunités.

Nous avons également mesuré l'écart entre un rêve utopique et puis la vie réelle: la tension, la friction entre rêve et réalité. Un rêve qui reprend très souvent une part du passé: la planification colo-

niale sur laquelle travaille beaucoup Sammy. La ville coloniale était très ségréguée et ces nouvelles villes idéales constituent une nouvelle forme de ségrégation basée sur le même principe, le même modèle, en y ajoutant l'esthétique de Dubaï, de la ville néolibérale. Mais la seule publication de leurs plans change déjà le présent en quelque sorte...

S.B. Par ailleurs, on constate que ce sont des ministres, des députés qui ont acheté dans la Cité du fleuve, voire des gens de la diaspora. Bref, ce n'est pas tout le monde.

F.D.B. À chaque nouveau projet, la ville regagne et prend sa revanche sur ces modèles: qu'ils le veuillent ou non, ils doivent en tenir compte...

Ce projet libéral prend des allures de dictature avec des affiches de propagande et de publicité qui arborent le président Kabila. Une iconographie qui rappelle des régimes totalitaires?

P.D.B. En 2005, au moment des élections présidentielles, la plate-forme de Kabila était constituée de 5 chantiers: le candidat avait notamment promis de remettre en marche l'infrastructure, l'industrie agricole, l'éducation... En matière d'infrastructure, durant quelques années, il y eut des réalisations donnant le sentiment qu'il se passait quelque chose. Mais tous ces projets immobiliers sont d'origine privée et l'État congolais s'en est emparé pour assurer sa promotion...

S.B. Ces projets vautours, financés par des étrangers, transforment ces initiatives en cercles cliniques, en ghettos dorés. Nous avons visité certains lieux qui sont quasi inaccessibles, notamment des "gated communities" construites par des Libanais. Le loyer y est de 4.000 ou 5.000 dollars par mois: le quartier de la ville où ils se trouvent, pas forcément à l'écart, est barricadé. Ceux qui y vivent ne sont pas forcément congolais...

F.D.B. De Mumbai aux villes chinoises, le même modèle s'impose partout. Les Kinois savent qu'ils ne feront jamais partie de ces nouvelles villes, mais ce n'est pas pour autant que les habitants critiquent ces projets. Esthétiquement parlant, ils attirent et font rêver d'un meilleur avenir, ils mettent en marche des attentes, des rêves, pas nécessairement des révoltes. Le besoin de modernité et le désir d'appartenir au monde moderne s'expriment...

Le moderne de l'Occident?

S.B. Du temps des projets coloniaux, ces villes étaient déjà des métropoles. Tous les gens qui y travaillaient venaient des banlieues, voire d'autres pays. Dès le départ, ces cités se voulaient modernes et un lieu de rencontres de plusieurs communautés. Ensuite est venue la question du pouvoir économique, de ce qu'offre la ville en retour: un bien-être, un bien vivre commun. Cela s'illustre notamment, dans l'exposition, au travers des affiches chinoises: des projets de constructions de maisons à partir de photomontages, des propositions à la Kingélez, un artiste congolais auteur de visions imaginaires et futuristes de Kinshasa à partir de plastique et carton, promues par les Chinois et qui sont achetées par la population.

F.D.B. ... Des affiches que les Kinois accrochent dans leur salon, où trônent désormais des maisons de rêves qui ne peuvent exister, mais qui font rêver justement.

S.B. Certains qui ont les moyens imitent ce modèle. Apparaissent, dès lors, des propositions privées et individuelles dont les auteurs ne demandent aucun permis de bâtir: l'une des vidéos que nous présentons, intitulée "The Tower", montre un docteur qui, au sein d'un quartier à ras le sol, a décidé de construire - sans architecte ou plan spécifique - un gratte-ciel de douze étages.

F.D.B. Il a réalisé son propre Kingélez... Mais dans la réalité. Ce médecin a construit un édifice qui englobe une vision architecturale et urbanistique: une vision utopique de ce que doit être la ville, une proposition qu'il lance contre elle...

Peut-on comparer Kinshasa au Londres de la révolution industrielle, une "sprawling city", une ville tentaculaire?

F.D.B. Dans les années 50 et à l'époque coloniale exista, dans l'histoire urbanistique de la ville, ce qu'on a appelé le plan décennal. En dix ans, de 49 à 59, les Belges ont construit des dizaines de milliers de maisons à Léopoldville, des modèles de maisons sociales modernistes, qui forment encore la colonne vertébrale de l'infrastructure actuelle de la ville. Mais déjà, à l'époque en 1959, ils ne pouvaient répondre à la pression démographique: en 1960, Kinshasa comptait 400.000 habitants; ils étaient un million en 70, et sont désormais 12 millions aujourd'hui! Parallèlement, depuis l'indépendance, la planification urbaine formelle est quasiment absente. Autrement dit, la plus grande partie de la ville actuelle s'est ajoutée à la cité coloniale planifiée, elle a continué à suivre le modèle des tracés, des rues, mais finalement en s'éparpillant pour devenir autre chose. Les cinq chantiers de Kabila reproposaient un projet plus global, cohérent, mais qui ne se réalisera jamais.

La ville, effectivement, se développe de manière non planifiée, en occupant le sol et l'espace, ce qui la rend très mouvante, organique, secouée qu'elle est par une sorte de semi-nomadisme.

Est-ce une ville monde?

F.D.B. Ces villes sont des univers à part entière. De plus, Kinshasa existe non seulement comme lieu géographique, mais en tant qu'espace mental: elle est aussi présente dans des quartiers de Paris, Bruxelles ou New York.

Le tissu social traditionnel résiste-t-il à l'urbanité à Kinshasa?

F.D.B. La réalité d'aujourd'hui est postcoloniale. Par définition, toutes ces souches historiques se mélangent et deviennent autre chose. Mais il existe bien sûr des réalités précoloniales qui, dans des formes différentes et changeantes, ont encore une influence sur la vie d'aujourd'hui.

Nous montrons une série de chefs de terre à Kinshasa, qui continuent à être détenteurs d'une certaine influence dans la ville. Pourtant, ils ne sont pas reconnus par l'administration de la province, mais jouent pourtant un rôle dans les faits, dissemblable de celui qu'ils avaient avant l'arrivée de Stanley.

S.B. Mais, simultanément, à Kin, pour obtenir un lopin de terre, il faut passer par ces chefs. Afin de faire valoir leur autorité, ils arborent des médailles qui leur ont été données à l'époque coloniale. Ils étaient déjà là à l'arrivée du colonisateur, même si l'administration belge est intervenue, par la suite, dans leur désignation. La transmission de ce pouvoir fonctionne via un système de successions matrilineaires, mis sous pression aujourd'hui par les enfants de ces chefs, se déclarant successeurs légitimes. Ces principes explosent aujourd'hui... Ce qui rend la ville à la fois vivable et invivable. On n'y est jamais sûr de rien, mais on peut arranger le tout.

Le règne de la débrouillardise?

S.B. Plutôt de survie... Mais c'est le cas depuis Mobutu...

F.D.B. On observe une grande paupérisation dans ce contexte urbain. L'espérance de vie y est de 47 ans pour un homme: la réalité est donc très dure.

S.B. Par ailleurs, le monde rural est en crise et se vide: tous les Congolais se dirigent vers les centres urbains. Et ces centres sont les seules villes qui ont été laissées par les colons. Rien ne se fait et rien ne se crée dans la périphérie. Les villages sont abandonnés, les habitants vont vers les centres, sans qu'il y règne une grande activité formelle.

On vit sur la carcasse de ce qui a existé précédemment?

F.D.B. Oui, même si celle-ci a été redéfinie et retravaillée. Parfois, cela donne lieu à autre chose.

Le contexte économique est très difficile, mais le plus grand problème reste celui des générations, de la transmission entre elles dans cette ville dont 80% de la population a moins de 25 ans. Ce qui procure énormément d'énergie à cette cité, mais pose aussi nombre de problèmes et de frustration. Le rêve et le cauchemar y vont toujours de pair.

L'attente et l'espoir que quelque chose se passe?

S.B. L'espoir ne réside que dans l'exil. L'idéal n'est atteint qu'en partant, ou peut-être est-il exprimé par ces affiches chinoises accrochées dans le salon...

F.D.B. Ce contexte urbain fonctionne aussi comme une grande machine d'évacuation de corps. Nombre de gens sont déjà ailleurs dans leur tête. À Bruxelles, Paris, Londres ou en Chine... Mentalement, ils sont déjà partis, mais physiquement ils sont coincés: il n'est pas facile de voyager, d'obtenir un visa. La ville et une partie de son économie informelle produisent des moyens d'évacuer ces corps vers des ailleurs plus désirables. Et si l'on ne peut le faire physiquement, on le fait dans sa tête au travers de ces affiches qui aident à rêver et à voyager.

S.B. Existe également ce lien avec la diaspora, qui est aussi une source de revenus et reste un élément qui lie cet effet d'extériorisation. Cela devient cet ailleurs qu'on ne possède pas et qu'on atteint à travers ces émigrés...

F.D.B. Mais il ne s'agit plus des anciennes diasporas pour lesquelles Paris et Bruxelles étaient les centres d'une trajectoire migratoire. Aujourd'hui, cela peut être l'Afrique du Sud ou des villes de Chine, du Vietnam voire les Émirats.

La diaspora est donc source de revenus et d'espoir?

F.D.B. D'une vie meilleure... Quitte, une fois parti, de revenir, de rentrer. Une fois acquis le statut ailleurs, on peut se permettre de rentrer, de commencer une activité économique sur place en sachant qu'on peut s'en sortir dans cet ailleurs, si le besoin s'en fait sentir, pour pouvoir jouer sur deux mondes à la fois.

Et, dans ce contexte, l'identité congolaise est beaucoup plus mondialisée et moderne que la nôtre, où l'on pense encore très souvent son identité en s'affichant de manière très provinciale, communale, voire même paroissiale. Le Congo a lui pris les devants dans ce processus de mondialisation.

Dans les villes en tout cas...

F.D.B. Mais la ville est partout au Congo. Même au sein du monde rural, elle est présente.

La ville devient l'espoir, la première marche vers celui-ci et donc l'ailleurs?

S.B. C'est la première marche vers l'extérieur. Quand on quitte le village, le seul lieu, le seul idéal, c'est la ville, mais le problème est comment s'y installer...

D'y faire son "trou"? Une notion que vous formulez comme à boucher, à colmater?

F.D.B. Historiquement, le paysage ou la topographie coloniale, voire précoloniale, étaient représentée par la colline, les montagnes. Sur les montagnes, les chefs s'installaient, y implantaient des cimetières d'ancêtres. Ces mêmes collines et montagnes ont été colonisées par Stanley et sa "descendance", qui ont reterritorialisé ces réalités précoloniales et les ont transformées en autre chose.

Par contre, la réalité postcoloniale ne se caractérise plus par cette dimension verticale de la colline, de la montagne ou du gratte-ciel moderniste de la ville européenne. C'est une réalité qui se laisse définir par le concept du trou: trous physiques dans les rues, les routes, les trous non marqués de tombes dans les cimetières partout dans la ville, des trous de mines artisanales à Lubumbashi au Katanga et ailleurs. Le trou, cette réalité physique qui marque l'infrastructure de la ville, est ainsi devenu un concept pour évoquer la ville postcoloniale: "libulu" en lingala. Un concept pour parler de la qualité de la vie. Nous faisons le lien, dans l'exposition ainsi que dans le livre, entre montagne et trou, comment ces trous peuvent redevenir des montagnes, quelles sont les expériences qui peuvent remplir les trous pour en faire autre chose, pour redevenir une possibilité.

S.B. Le mont Mangenge, situé aux abords de Kinshasa, a son importance pour ses habitants: un lieu de prière et d'élévation pour quitter la ville, quand elle vous suffoque, qu'on ne trouve pas de solution et désire s'élever d'un point de vue spirituel. Les Kinois s'y rendent pour expier, avant de redescendre ensuite dans cette ville, ce trou... "Libulu", comme concept, apparaît à la suite de tous ces mots kinois comme "article 15" qui signifie se débrouiller, sortir du chaos...

F.D.B. Libulu s'est transformé en un métaconcept que les gens utilisent pour penser la réalité où ils évoluent.

S.B. Être dans le trou et réfléchir à son fonctionnement, mais ne pas en sortir forcément...

F.D.B. Une boîte de nuit de Kinshasa s'appelle "Le grand libulu", le grand trou, dans lequel on va danser. C'est aussi une réponse qu'on peut donner au trou: s'y trouvant, autant y danser! Mais cela signifie aussi l'isolation, l'emprisonnement...

C'est un concept local qui nous permet d'inventer un vocabulaire visuel et textuel sur la ville d'aujourd'hui.

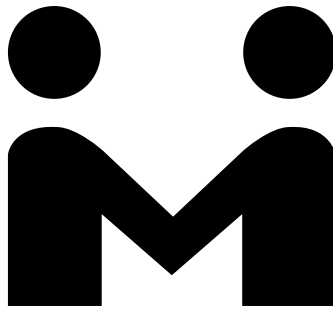
Sammy Baloji et Filip De Boeck: "Urban now: city life in Congo", exposition jusqu'au 14 août au Wiels, av. Van Volxem 354, 1190 Bruxelles, www.wiels.org.

"Suturing the City. Living Together in Congo's Urban Worlds", Filip De Boeck and Sammy Baloji, London: Autograph ABP, 2016, 330 pages, 40 EUR.

Publicité



PARTNER CONTENT offre aux entreprises, organisations et organismes publics l'accès au réseau de L'Echo. Contenu sponsorisé



PARTNERS

AXA

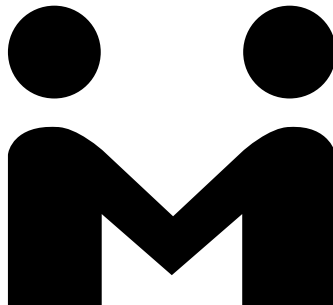
A qui profitent vos données ?

Accenture, Société Générale Private Banking et ALD Automotive

Numérisation: menace ou opportunité?

Exact

D'expert-comptable à coach d'entreprise en neuf conseils



PARTNERS

AXA

Un regard sur demain avec AXA : quelle influence le client a-t-il ?

KBC Asset Management

Pourquoi les entreprises familiales sont-elles intéressantes pour les investisseurs?

Belfius

«Protéger, améliorer et sauver des vies», Olivier Legrain, CEO d'IBA



SHAREHOLDERS

Atenor

Dividende brut de € 2,00 par action

Ageas

Ageas communique le nouveau nombre total de ses actions émises

WDP

WDP reprise dans l'indice AMX sur Euronext Amsterdam



SHAREHOLDERS

UCB

Acquisition d'actions propres

Atenor

Port du Bon Dieu lot 2 Namur (7.600 m² de bureaux): pose de la première pierre

WDP

WDP annonce l'acquisition de quatre sites aux Pays-bas pour 37 millions d'euros

Copyright L'Echo